

Je me suis réveillé ankylosé, les jambes dures, le poil de la barbe dru, la trace de la moquette imprimée sur une joue. Elle sentait le moisi, la poussière tombée des plafonds de ciment écaillé, l'air confiné. Le chien allongé à côté de moi ajoutait son odeur de poil sale, de cuir mouillé. J'ai basculé sur le dos, le chien s'est levé et il est sorti. La pluie s'était remise à tomber, je l'entendais qui frappait les grandes taules des toits des ateliers comme si l'eau cherchait à pénétrer dans les salles de l'usine mais je savais que rien n'y ferait, que le bâtiment avait résisté à de nombreuses intempéries. Dans un demi-sommeil, je me suis demandé ce qui pouvait bien se passer à Abstrack, si les rues n'étaient désormais plus que rideaux fermés, vent balayant le sol, habitants errants comme des âmes en peine autour des traces ruinées de leur richesse passée. Est-ce qu'Oliana s'était remise du déshonneur de mon départ ? Avait-elle noyé son chagrin dans une relation déprimée avec le fils de je ne sais quel commerçant déchu ? Est-ce que Kornakov se tenait debout devant la grille cadenassée de son garage, les yeux dans le vide attendant qu'un client au volant de son véhicule daigne s'arrêter pour une vidange ou un changement de suspension, l'oreille aux aguets entendant le cliquetis mécanique d'une voiture en perdition alors que seul le souffle sec des collines retentissait dans la rue désertée ? Est-ce que la femme du boucher s'était enfin décidée à se suicider ? Est-ce que Porchiak, Valpa et tous les autres se tordaient les doigts en regardant les huissiers charger dans de grands camions leurs richesses accumulées au fil des années, abus de bien sociaux, recels, faux et usages de faux, escroquerie en bande organisée et association de malfaiteurs ?

En fait, je me foutais de tout cela, les affaires avaient certainement repris leur cours, ils avaient certainement réussi à embobiner les juges, ils avaient dû pleurer des larmes de crocodile avançant le risque économique d'une fermeture généralisée d'Abstrack, la perte de revenu pour l'état, que même s'ils avaient

détourné de l'argent ils alimentaient l'économie du pays, que sans eux c'est tout le système qui risquait de s'écrouler, qu'ils créaient de la richesse, de la consommation, du libre échange, du lien social, je les savais prêts à toutes les bassesses, toutes les promesses, se convainquant eux-mêmes de leur bonne volonté, de leur grandeur d'âme, de leur compassion pour le bien commun. Alors je me suis levé. J'avais mieux à faire. Je me suis allumé une cigarette, j'ai déballé la cafetière que j'avais prise sur une des étagères de mon père. L'eau s'est mise à chauffer doucement, et est remontée par un principe simplissime de vaporisation le long de la colonne de plastique pour couler en gouttelettes sur le café qui, s'imbibant, a commencé à exhaler son odeur acre. Le son de la machine créait une bulle de calme alors que la pluie de l'hiver tambourinait et cognait sur l'acier de l'usine. Le chien est revenu, le poil trempé, s'ébrouant sur la moquette. Je me suis dit qu'à l'odeur de crasse, de vieille peau mal lavée, il me fallait substituer celle des lubrifiants, de la graisse. Le café a rempli ma tasse et a réchauffé mes entrailles. J'ai ensuite parcouru tous les étages, les recoins, les salles de l'usine et j'ai récolté ce dont j'avais besoin : papiers millimétrés, réglet et mètre à ruban, crayons, clés à molette, à griffe et à cliquet, et surtout clé à choc pneumatique, marteau et masse, palan. Je me suis installé au milieu de l'atelier principal, sur une table lourde que j'ai réussi à tirer, ses pieds de fer ont frotté sur le béton dans un grand crissement pénible. Sur une étagère j'ai trouvé un casque en fibre de verre, sa protection intérieure était usée, j'ai dû changer les lacets qui maintenaient la bande de cuir, j'ai enfilé un des bleus de travail qui pendaient encore dans les armoires des vestiaires. J'avais fière allure, j'allais pouvoir me mettre à la tâche. Je ne savais pas comment j'allais véritablement procéder, mais je savais qu'au bout j'aurai une compréhension précise, minutieuse de l'endroit où je me trouvais.

Et j'ai perdu la notion du temps.

Deux mois, six, un an plus tard, peut-être, il y eu ce soubresaut, comme une claque. J'ai découvert l'ampleur du travail accompli, étalé devant moi, rangé, trié morceau par morceau, j'ai vu la machine à écrire ouverte, usée des notes dactylographiées par mes soins, organisées en dizaines de classeurs, j'ai vu des plans, des schémas soigneusement tracés, j'ai vu mes mains calleuses, les ongles noircis de cambouis,

j'ai vu mon visage émacié, mes cheveux semblant
couler hors de mon casque et mon bleu de travail
dur de toute la graisse frottée.

J'ai vu la salle vide résonnant de ma voix,